

Mort de Gena Rowlands, grande dame et immense actrice

Avec ses rôles de cabossées de la vie, elle a électrisé les films de son mari John Cassavettes, d'« Une femme sous influence » à « Love Streams ». Celle qui a fait l'essentiel de sa carrière au théâtre est morte le mercredi 14 août. Elle avait 94 ans.



Gena Rowlands en 1980 dans « Gloria », de John Cassavetes.

Par **Pierre Murat** – [Publié le 15 août 2024](#)

Elle lui doit tout. Mais, sans elle, il ne serait rien. Gena Rowlands et John Cassavetes ont tourné ensemble, à l'écart de Hollywood qui ne les aimait pas, ni ne les aidait, des films magnifiques que ne cessent de célébrer de jeunes cinéphiles émerveillés. Des rôles écrits pour elle, qu'elle seule pouvait, savait magnifier jusqu'à les rendre terrifiants d'audace et de douleur.

De qui se souviendra-t-on le plus, maintenant que Gena Rowlands est morte le 14 août à 94 ans pour s'en aller rejoindre son amant, son mari, son complice, décédé, lui, en 1989 ? De Mabel, la *Femme sous influence* (1974), avec ses émotions à revendre qu'elle déverse à tort et à travers sur des êtres qui se rebiffent aussi fort qu'ils ont été aimés ? De Myrtle, l'actrice adulée et alcoolique d'*Opening Night* (1977), poursuivie par le souvenir d'une fan morte par sa faute ? De Gloria, l'ex-danseuse égoïste qui, soudain, protège un insupportable gamin macho menacé par la mafia dans le film noir éponyme de 1980 ? Ou de l'extravagante Sarah de *Love Streams* (1984) – son film préféré –, qui quitte la maison de son frère, telle une héroïne de Tennessee Williams, après en avoir fait un véritable zoo ?

De Gena, John Cassavetes disait : « *Elle est droite. Elle croit dur comme fer à ce qu'elle croit. Elle est capable de tout.* » Dans *Minnie et Moskowitz* (1971), il la comparait à Lauren Bacall. Dans *Gloria*, il l'avait baptisée Gloria Swenson, comme la star du muet, avec un « e » à la place du « a »... Elle a toujours vanté la décontraction et l'invention de son

mentor : « Il était fou et fascinant. Pour [Faces](#) [1968], notre premier film ensemble, je me souviens d'une scène sur un toit où il était dans le vide, caméra à l'épaule, et ne tenait que grâce à mon frère qui le retenait par les chevilles... Il n'expliquait rien, mais nous donnait le sentiment de pouvoir tout réussir. Il n'aimait pas qu'on se disperse. Pas question de lire les journaux, de commenter l'actualité. On était à l'intérieur du film et on n'en sortait pas ! »

Un petit brun séduisant se pointe...

Gena Rowlands passe son enfance dans le Wisconsin et son adolescence à Washington : « Mon père, qui s'était orienté vers la politique, était sénateur. Ma mère écrivait des pièces et les jouait, en amatrice. » Ce qu'elle fera elle-même, dans son collège, durant trois ans, avant de gagner New York, au milieu des années 50. « Le lieu le plus extraordinaire de la planète à ce moment-là. La télé avait commencé à diffuser des pièces en direct et, pour les acteurs, c'était une vraie révolution. Je ne l'aurais pas manquée pour un empire. »

Pas question, surtout, de tomber amoureuse. « À l'époque, si l'on se mariait, on abandonnait le métier. Il n'y avait pratiquement pas d'exceptions. » Mais un petit brun séduisant et sexy se pointe et c'en est fait de ses résolutions. Elle se marie, élève leurs enfants (trois) et joue au théâtre tous les soirs. Dans un lieu prêté par le chorégraphe et futur réalisateur Bob Fosse, John, lui, monte un atelier d'improvisation, travaille, fume, picole, puis, après les représentations, emmène son épouse sur la 42^e Rue où passent des films toute la nuit. Car, contrairement à elle, le cinéma l'obsède.

Il met trois ans à réaliser [Shadows](#) qui sort, enfin, en 1959. « Toute notre vie s'est passée ainsi. John commençait à tourner. Quand il n'y avait plus d'argent, on s'arrêtait. Je retournais au théâtre. Lui allait jouer dans le film d'un autre et on réinjectait tout ce qu'on avait gagné dans ses films. » Il y fait jouer femme, enfants, parents et copains (Peter Falk, Ben Gazzara, Seymour Cassel). « Le plus dur, c'était les tournages à la maison, comme dans Une femme sous influence. Là, il m'arrivait de devenir folle !... »



**Chacun a ses faiblesses. Moi,
c'est de m'éteindre dès que je
commence à être fatiguée. Je me
giflerais d'être aussi peu efficace
après quelques prises.**

Après John, elle tourne avec son fils, Nick, dans des films dont seul le premier vaut la peine : *Décroche les étoiles*, en 1996. Avec Jim Jarmusch dans un épisode de *Night on Earth* (1991). Surtout, avec Woody Allen et Terence Davies. Même s'il lui offre, dans *Une autre femme* (1988), le rôle splendide, entre Tchekhov et Bergman, d'une prof de philo passant à côté de sa vie, elle ne s'entend pas trop avec Woody : « John parlait peu. Woody, lui, ne dit rien. Même pas "coupez" à la fin des prises. Vous vous rendez compte qu'elle est terminée quand vous le voyez s'éloigner... » Que de bons souvenirs, en revanche, avec Terence Davies sur *La Bible de néon* (1995), d'après John Kennedy Toole : « Le réalisateur le plus sensible que j'aie rencontré ; il vous récite des poèmes avant les prises. Esquisse des pas de danse après une scène réussie... »

Contrairement à Bette Davis, son idole (« J'ai interprété sa fille dans un téléfilm. Elle était odieuse... Mais je m'en fichais : je l'aimais ! »), Gena Rowlands ne s'est jamais considérée comme une grande comédienne : « Chacun a ses faiblesses. Moi, c'est de m'éteindre dès que je commence à être fatiguée. Je me giflerais d'être aussi peu efficace après quelques prises. Le contraire de Peter Falk. Lui est increvable : trente prises et aussi frais qu'un gardon ! »

Mais, dans *Gloria*, c'est elle qui a l'idée de marcher comme un mec, à la John Wayne. Et dans *Une femme sous influence*, c'est encore elle qui décide de faire ressentir les tourments de Mabel, non par des mots, mais par des grimaces, des gestes, des sons, des onomatopées. Ce qui rend l'héroïne définitivement insensée aux yeux des insensibles. Et bouleversante pour ceux qu'émeuvent les esseulés, les décalés, les cabossés de la vie. « Chacun de nous, à l'intérieur de lui, garde un petit bout de chacun des autres, disait-elle. Jouer, c'est simplement ouvrir des portes. »